

## LE JEU DE BARRES.

I.

### LES ÉPAULETTES ET LE RABAT.

La sonnette d'un appartement meublé (de nom plutôt que de fait), et situé au dernier étage de l'hôtel Saint-Thomas, à Paris, s'ébranla tout-à-coup. Les tintemens roulèrent pendant quelques secondes, aigus et précipités, au milieu du silence qui régnait encore en ces lieux, car c'était le matin.

Un jeune homme paresseusement assoupi sur sa maigre couchette, tressaillit, puis entrouvrit des yeux étonnés, et, se soulevant enfin, promena autour de la chambre un regard doux et timide.

A ce moment le marteau d'une petite pendule se mit à battre l'heure sur un timbre faussé, d'où s'envolèrent huit notes plaintives.

Honteux, notre dormeur se signa avec un saint effroi, et eut bientôt entièrement secoué le poids d'un sommeil qu'une circonstance fortuite, il le pensait du moins, était venue interrompre si à propos.

Alors il s'agenouilla devant le Christ suspendu à la tête du lit; mais un second coup plus prolongé que le premier, retentit bientôt.

Le jeune homme se couvrit à la hâte d'une espèce de vêtement noir, moitié robe de chambre, moitié soutane, écarta les rideaux des fenêtres contre lesquels se brisaient depuis longtemps les rayons du jour, et ouvrit à l'impatient visiteur.

Ce dernier était de haute stature; une mous-tache blanche tranchait comme une aile d'alcyon sur ses joues brunies, et néanmoins les années n'avaient point courbé sa taille; une redingote militairement boutonnée en dessinait les robustes contours.

A le voir marcher la tête droite, les coudes rejetés en arrière, ce qui ajoutait au développement de sa large poitrine, il était facile de reconnaître en lui un de ces demi-dieux de l'Empire que la mitraille a corrompement épargnés. Le ruban rouge, noué à la boutonnière du vieillard, eût encore pu d'ailleurs, confirmer cette opinion.

L'extérieur des deux hommes offrait un contraste frappant. Aux traits mâles et prononcés du vétéran, on ne pouvait opposer rien de plus dissemblable que la figure pâle et féminine de l'adolescent; aux gestes brusques, saccadés, à la voix sonore, impérieuse de l'un, rien de plus discordant que le calme réigné, l'élégance naturelle, l'onction toute monastique de l'autre.

Ce manque absolu de conformité physique

ne permettait certes pas de supposer entre eux une bien grande communauté d'idées et de goûts, ils étaient cependant unis par les liens d'une étroite parenté; mais ne voit-on pas le chêne couvrir ses rameaux d'humbles rejetons, et le gland à son tour, donner naissance au chêne? Enfin les titres d'oncle et de neveu leur étaient respectivement propres.

Les deux parens se serrèrent cordialement la main.

— Mon Dieu, cher Paul, dit en souriant l'ancien soldat, le ciel vous aurait-il, ainsi qu'à Jacob, envoyé quelque vision extraordinaire, ou bien moderne saint-Antoine, vous aurait-il fallu, pendant votre sommeil, lutter contre une nouvelle tentation?

Ces mots et surtout le ton railleur avec lequel ils étaient prononcés arrachèrent à Paul une exclamation de chagrin; ses yeux suppliant s'attachèrent sur son oncle.

— Vous m'aviez promis, mon cher oncle, balbutia-t-il...

— Oui, j'en conviens, je me suis engagé à ne plus te contrarier sur tes idées, tes projets, enfin sur ce que tu appelles ta vocation... Bast! ma bile s'échauffe malgré moi, quand je vois le fils de mon frère, du brave capitaine Sauval mort cramponné au drapeau teint de son sang et de celui de nos ennemis, le fils du héros tué à Waterloo, béni par notre empereur, dont la main avait deux fois scellé sur sa poitrine le symbole du courage, quand je vois le fils d'un tel père échanger de nobles épaulettes contre un humble rabat, et une épée d'honneur contre un modeste bréviaire.

— Ne connaissez-vous donc point, mon cher oncle, d'autre honneur, d'autre gloire que l'honneur et la gloire du sang répandu? Croyez-le bien, la postérité redira avec la même admiration le nom savant de Dupuytren et le nom guerrier de Hoche: les lauriers verdoyans encore sur la tombe de Corneille et de Racine, s'y entrelacent en rameaux non moins épais que les palmes superbes à l'ombre desquelles dorment, tout cuirassés, Condé, Villars ou Turenne; si Duquesne enfin s'est placé au nombre des héros, Vincent de Paul a pris, au ciel et sur la terre, rang parmi les saints! Ce n'est pas là, toutefois, ce que j'ambitionne, car il est, je crois, quelque chose au dessus de l'admiration des hommes, de leurs hommages et de leurs louanges, c'est l'approbation d'une conscience pure, alors qu'elle murmure tout bas: « Tu as tendu la main à ton frère chancelant, tu as été humble et compatissant comme le fils du Dieu de miséricorde: c'est bien! »

500 17  
160 29  
07

M. Sauval ne put se défendre d'un sentiment d'admiration pour cet enthousiasme simple et vrai. Sa franchise ne lui permettait guère cependant de conserver une arrière-pensée; il reprit:

— Mon doux neveu, lorsque nous chassions devant nous les Prussiens et les Cosaques, si nous eussions ainsi raisonné, nous aurions, tout en gagnant le ciel, perdu bien des victoires qui, quoi qu'en disent l'orgueil et la jalousie de nos ennemis, donnent à la France, à notre patrie, le sceptre des nations.

— Dieu, dans sa justice et sa miséricorde, se souviendra seulement, lorsqu'ils paraîtront devant lui, du dévouement de ceux qui combattaient pour la défense, la grandeur du pays qu'il protège. Hélas! tout mon mérite se borne à savoir adorer mon divin maître: je dois donc suivre entièrement sa sainte parole, et respecter les prescriptions d'une religion dont bientôt, j'espère, il me fera la grâce d'être le ministre.

— Bientôt?

— Sans doute; et votre agrément, mon bon oncle, m'est assuré, aux termes de notre traité.

— C'est-à-dire, dès notre retour à Caumont?

— N'est-ce pas vous-même qui avez fixé ce délai, après lequel tous vos doutes, et partant toutes vos objections cesseront à propos de la vocation que le ciel m'a inspirée. Consens, m'avez-vous dit, consens à m'accompagner à Paris, et si un séjour de deux mois au centre des richesses, des voluptés, des ambitions et des gloires de toute sorte, ne fait vibrer aucune corde sensible dans ton âme, j'accède à tes desirs. J'ai eu foi en la céleste protection: elle ne m'a pas manqué. La moitié du temps s'est écoulée déjà sans que j'aie failli, et le terme des épreuves approche.

— Je l'avoue, je comptais sur ce voyage pour modifier tes desseins; et te le dirai je, tout-à-l'heure ta dévote vigilance, pour la première fois surprise en défaut, me fit espérer un instant... que sais-je? Mille chimères t'offrirent à ma pensée, victime de quelque innocente débauche de la veille, ou de quelque doux regard dont le souvenir avait troublé tes rêves sémaphiques.

Paul rougit beaucoup, non pas que ses paroles éveillent un remords, mais à cause des pensées mondaines qu'elles faisaient naître.

— Frondez mon indolence, ou, je l'ai mérité! et puis si vous saviez.....

— Cordiale! j'écoute. Voyons.

— Ou plutôt, mon oncle, permettez-moi de me taire et... d'oublier.

— Non pas.

— Vous le voulez. Ecoutez donc: Hier soir, assis près de cette fenêtre demi-close, je feuilletais une bible, méditant depuis une demi-heure à peu près les pages de ce sublime recueil, lorsque des sons harmonieux frappèrent mon oreille. Lassé du bruit qui revenait sans cesse dis-

traire mon esprit, je résolus de ne pas continuer plus longtemps la lecture commencée; l'aiguille de la pendule marquait dix heures. En me levant, je reconnus la cause et la source de l'importune musique: des flots d'harmonie et de lumière s'échappaient des croisées ouvertes de la maison située vis-à-vis de notre hôtel. Mes regards plongèrent naturellement et presque malgré moi au fond de l'appartement. Je voyais d'élégans cavaliers se succéder ou bien former un cercle autour d'un essaim de femmes au front pur, aux bras nus et blancs, au sourire sur les lèvres. J'eus peur! je fermai les yeux, je voulus m'éloigner. Quand je rouvris les yeux, des couples s'étaient formés; ils voltigeaient aux accords d'un orchestre enivrant. Entre tous bientôt, j'en distinguai un seul. La jeune fille me parut si belle.....

Paul se voila le visage de ses deux mains, entre lesquelles il laissa tomber son front, puis il reprit d'une voix moins assurée:

Belle de cette beauté qui doit orner le front de Gabriel. Mon esprit, fatalement attaché à ce groupe, me sembla dès-lors tourner aussi. Et la valse, rapide, folle, nous emportait en chantant un langage inconnu. J'ignore ce que dura ce rêve; que dis-je? ce fol égarement. Lorsque je revins à moi, j'étais à genoux, baisant la terre; une sueur froide coulait sur mes joues enflammées. Je ne trouvai d'abord au fond de mon cœur qu'un mot, un seul mot: Amour! mais il résumait si bien mon âme tout entière! Emportée par lui, elle monta cette fois vers le Seigneur, radieuse et sereine.

— Eh bien! ensuite?

— Que vous dirai-je encore? La vision s'était envolée; le silence et les ténèbres avaient remplacé le bruit et la lumière; la pendule sonna deux heures. Je cherchai, dans une fervente prière, le calme et l'oubli; grâce à Dieu, un sommeil tranquille effaça de mon esprit et de mon visage les dernières traces de cet étrange délire.

— Prends garde, c'est là le premier bouillonnement de la nature jeune et active que tu chercheras en vain à comprimer sous l'austérité de la vie monacale, un avertissement salutaire.

— Ou plutôt un simple accès de fièvre.

— Nous verrons, nous verrons, murmura M. Sauval; l'Empereur gagnait deux victoires en un jour, et nous avons un mois.

Le garçon d'hôtel, porteur d'une lettre où s'épatait en gros caractères le nom de M. Sauval, vint interrompre les deux interlocuteurs.

Le vieillard décacheta et lut tout haut:

« Mon cher commandant, je vous attends, ce matin même, à déjeuner. Venez vite vous faire gronder de votre mauvaise humeur d'hier. Songez-y: votre diligence et votre exactitude doivent seules vous mériter aujourd'hui le pardon de la brusque retraite dont, aussitôt après souper, vous avez donné ici le honteux exemple.

» A vous, de vieille amitié.  
Suivait cette singulière signature :

» LA COLONELLE JAVOTTE DOUCET. »

M. Sauval froissa la lettre avec colère.

— A d'autres !... M<sup>me</sup> Doucet peut désormais chercher ses convives ailleurs ! Je suis fort son serviteur ; mais quant à rester son commensal, la vocation, comme on dit, me manque.

— Si je ne me trompe, cependant, je vous ai souvent entendu parler de M<sup>me</sup> Doucet en termes très affectueux.

— Sans doute. Ce fut une excellente, courageuse et sainte femme. Alors elle s'appelait Javotte tout court, et venait, la généreuse fille, au milieu des balles et des coups de lance, apporter un petit verre au combattant, une compresse au blessé, un mot d'adieu au mourant... et vive la France ! Chacun l'aimait pour sa bonté, et plus tard le petit lieutenant Doucet, mort colonel trois ans après, l'épousait pour sa sagesse... Aujourd'hui, Javotte la cantinière, ou plutôt la colonelle Doucet, dépense les revenus de son riche douaire en livres de messe, catéchismes, coups de cloche, offices religieux et dîners maigres ; elle jeûne, se confesse et pratique ce qu'elle appelle des conversions. A peine arrivé à Paris, je cours me consoler auprès de cette vieille amie des chagrins que me cause ton fol entêtement, et je tombe de Charybde en Scylla, de diacre en dame de charité... Ce qui m'afflige d'un côté m'irrite de l'autre... Aussi ai-je juré de rompre toutes relations avec M<sup>me</sup> Doucet.

Le commandant, après une pause marquée par un soupir mal comprimé, ajouta, non sans un peu d'émotion :

— Je tiendrai mon serment.

Puis il eut pour le billet froissé un long regard de regret.

Paul s'était préparé à sortir ; il comptait visiter l'église Notre-Dame de Lorette, et assister à une cérémonie extraordinaire. L'oncle et le neveu se séparèrent.

Le fils du capitaine Sauval était déjà assez éloigné de l'hôtel, lorsqu'une pluie fine et serrée commença à tomber. Vainement chercha-t-il quelque voiture publique. Le mauvais temps les avait toutes, selon l'usage, chassées de leurs stations. Les nuages se brisèrent tout-à-coup, vomissant leurs bruyantes cataractes.

Paul, n'espérant plus pouvoir se rendre à Notre-Dame-de-Lorette, se réfugia sous une allée devant laquelle venait de s'arrêter une de ces petites calèches de louage figurant tant bien que mal l'équipage bourgeois.

Un jeune homme, placé comme un trait d'union entre deux dames élégantes et très rieuses, suspendues à chacun de ses bras, sortit presque immédiatement de la maison. Le trio se dirigeait vers la voiture. Les yeux de Paul se rencontrèrent avec ceux de l'étranger ; l'un et

l'autre poussèrent une exclamation. Or, tel est chez la plupart des peuples civilisés le prélude de toute reconnaissance ou rencontre imprévue.

## II.

### CHACUN DE SON CÔTÉ.

Nos jeunes gens avaient rapidement passé de l'exclamation au sourire, du sourire à l'union des mains ; puis étaient venus les compliments usités en pareil cas. Ces démonstrations avaient à la fois l'apparence de la familiarité et le caractère d'un intérêt sincère.

C'était la seconde fois seulement qu'ils se rencontraient, mais leur première entrevue avait duré quarante-huit heures pleines et bien sonnées. Emprisonnés pendant tout ce temps dans un espace de cinq ou six pieds carrés, ils avaient vécu d'une vie commune avec une égale quantité d'air, d'émotions, de sommeil et de fatigues.

Paul venait de retrouver le compagnon de voyage que le hasard lui avait donné pour voisin, un mois auparavant.

Gaston de Briève, — tel était le nom de ce nouveau personnage, — possédait une tournure et des façons distinguées. L'exquise élégance de sa toilette rachetait certain laisser-aller extérieurement, tant soit peu arrière-cousin du débraillé galant affiché jadis par messieurs de la régence.

M. de Briève, afin de dire un mot de son caractère, était une de ces natures restées encore vierges, malgré le contact énervant de la société ; nature forte, rude même, ennemie de toute gêne, inhabile à dissimuler ses impressions, à transiger avec ses sentiments. Il aimait et haïssait par sympathie. Gaston s'était ainsi épargné bien des déceptions. Ses amis disaient : *C'est un bon enfant*, aussi incapable de blesser quelqu'un que prompt à venger une insulte. Ses maîtresses l'accusaient d'inconstance : jamais cependant il n'avait excité les craintes d'une mère ni la jalousie d'un époux ; c'est que tout honneur lui était sacré, toute vertu respectable. Grand ami des joies terrestres, il eût risqué sa vie pour une heure de plaisir, mais n'eût pas acheté un an de jouissances au prix d'une mauvaise action.

Durant le voyage, Paul avait souvent frémi en entendant son compagnon émettre les maximes de sa mondaine philosophie ; Gaston, de son côté, avait longtemps examiné le jeune provincial comme une espèce d'homme incon nue, une plante curieuse.

Quoi qu'il en fût de cette divergence de goûts et d'opinions, ils s'étaient néanmoins sentis tous deux entraînés, l'un à estimer et à aimer le pêcheur qu'il condamnait, l'autre l'original dont il riait.

Gaston offrit à Paul une place dans la calè-

che où les dames s'étaient déjà installées. Celles-ci, par hasard ou plutôt par goût, habitaient la rue Breda et regagnaient leur demeure sous la sauve-garde du galant M. de Briève. La voiture devait donc passer devant l'église Notre-Dame-de-Lorette ; la pluie continuait à crépiter sur les pavés ; le neveu de M. Sauval accepta la proposition.

Placé en face de Gaston, il s'éloigna de sa voisine à lui, le plus possible, afin d'éviter tout contact.

Cependant, disons-le tout de suite, cette voisine n'avait rien de repoussant ; l'ensemble de sa personne était au contraire plein de grâce et d'élégance, et Paul eût pu, entre autres détails, admirer la blancheur d'une main charmante, si son attention n'avait été attirée par la vue d'un bracelet d'argent où se balançaient réunis les symboles des vertus théologiques : une croix, une ancre, un cœur. Sa naïveté lui fit voir dans le choix de ce bijou une intention de piété particulière. Hélas ! il comptait sans la mode et les caprices de la coquetterie. Tout-à-fait enhardi, il se prit alors à examiner la dame au bracelet.

Gaston, de son côté, tout entier à une intime causerie, le laissait absolument libre de dire et de penser.

Paul se plut trop peut-être à contempler le front uni de la dame, parce qu'il lui sembla le siège d'une douce piété ; sa bouche fraîche et souriante, car il se disait que la prière, en s'échappant de ces lèvres d'enfant, devait plaire à Dieu.

Cette admiration causa au jeune clerc un trouble léger.

Nous ne savons si les mêmes pensées occupaient l'imagination de la personne admirée ; mais toujours est-il que son œil, sur lequel elle avait sournoisement ramené ses longs cils, parcourut avec satisfaction le visage pâle et régulier de Paul. Puis, ennuyée peut-être d'un silence contraire à ses habitudes, elle interpella sans préambule le fils du capitaine.

Au ton velouté, aux gestes calins de la belle délaissée, tout homme ayant observé les habitudes de la gent féminine se fût défié ; c'était le doux miaulement, la caresse hypocrite du chat prêt à mordre ou à égratigner.

Pauvre Paul ! Il se troubla, rongit, et les mots entendus bourdonnèrent à ses oreilles ; qu'éprouvait-il donc ? Mon Dieu, ce que fait éprouver, à seize ans, le frôlement d'une robe, le toucher d'une main de femme, le parfum d'une tresse de cheveux ; de ces épanouissements passagers, ressentis par tous pendant notre premier mois, notre première heure ou minute d'amour ; aberration dont on se souvient avec délices, que l'on ne retrouve plus, que par envie, plus tard, on raille chez les autres, et que l'on appelle, je crois, *illusions*. Voilà ce qu'il éprouvait à vingt-et-un ans, au sujet d'une

question banale, comme vous l'avez senti vous-même jadis, mon cher lecteur, à propos du mouchoir tombé d'une main de jeune fille, à propos d'une fleur ayant orné quelque sein virginal.

Fort étonné de l'état où il se trouvait, Paul balbutia une réponse à peu près inintelligible, et néanmoins il se sentit engagé peu-à-peu dans un dialogue qu'il aurait voulu éviter peut-être.

Jusqu'à quel degré d'intérêt pouvait s'élever une conversation entre deux personnes qui se rencontraient pour la première fois ? Les jeunes gens le savent aussi bien que nous ; les plus âgés voudront bien faire appel à leurs souvenirs, et personne, nous l'espérons, ne saurait nous accuser d'in vraisemblance, lorsque nous affirmerons que le carrosse s'arrêta devant Notre-Dame-de-Lorette, sans que Paul eût une seule fois remarqué la longueur du chemin. Il parut s'éveiller tout-à-coup, se leva brusquement, et, moitié honteux, sauta à terre après avoir salué à la hâte.

Le jeune homme pénétra dans l'église, l'esprit un peu trop agité de pensées mondaines. Aussitôt agenouillé, il chercha son livre d'oraisons ; mais à la place où il comptait le trouver, ô surprise ! sa main rencontra un mouchoir de batiste brodé et parfumé. La plus riche valencienne encadrait le soyeux tissu ; à l'un des coins, une aiguille délicate avait brodé un chiffre composé des initiales A. L.

Tout-à-coup, Paul repoussa le mouchoir ; c'est que, comme l'oiseleur plongeant sa main dans le nid qu'un serpent a envahi, il venait de se sentir mordre au cœur par un souvenir funeste : cette batiste lui rappelait matériellement la blanche main qui l'avait foulée, la bouche séduisante qui l'avait humectée.

De réflexions en réflexions, il parvint à s'expliquer la substitution du mouchoir au livre d'Heures. En effet, au moment où Paul s'était arraché si brusquement au charme profane qui le fascinait, il venait de ramasser l'élégant tissu échappé à la main de sa voisine. Dans sa religieuse précipitation à quitter sa dangereuse compagne, il s'était innocemment rendu coupable de cette soustraction.

Laissons Paul se débattre, comme il l'entendra, avec ses scrupules, et, s'il vous plaît de nous suivre, courons bien vite après le commandant Sauval, qui vient de quitter l'hôtel Saint-Thomas, de fort mauvaise humeur vraiment.

Ce dernier était sorti une heure environ après son neveu. Longtemps il avait balancé sur la direction qu'il choisirait à ses pas. Les hésitations du vieux militaire se traduisaient en un monologue qu'il jetait sans façon au vent, de qui nous tenons, nous, ces détails.

« Certes, murmurait M. Sauval, je suis bien décidé à ne plus mettre les pieds chez Javotte...

une convertie, une sainte... Peste!... les termes de son billet sont ceux d'une brave fille cependant, car je l'ai quittée hier un peu cavalièrement! Mais qu'irais-je faire encore dans une maison où la maîtresse vous salue d'un *Oremus*, en vous montrant, il est vrai, trente-deux dents fort blanches encore.»

Le commandant soupira.

«..... Où le cuisinier mêle le nom du Seigneur à toutes ses sauces... ce qui, pour être juste, ne les gâte pas.»

M. Sauval se passa la langue sur les lèvres, l'heure du dîner approchait.

«..... Oui, qu'irais-je faire là... corbleu! autant placer une baïonnette dans un bénitier! Non... j'ai juré de n'y plus retourner, je tiendrai mon serment.»

L'ancien officier avait pris machinalement le chemin de la Chaussée-d'Antin, quartier diamétralement opposé à celui qu'habitait M<sup>me</sup> Doucet, ou plutôt la colonelle Javotte, c'est-à-dire le faubourg Saint-Germain. Il reprit bientôt son soliloque, sans tenir compte des indiscrets qui se retournaient parfois pour l'écouter.

«..... Comme le caractère de cette digne fille a changé! grommelait-il entre ses dents. Ah! qui a vu jadis M<sup>me</sup> Javotte la cantinière, et même M<sup>me</sup> Doucet... et qui verrait aujourd'hui cette veuve dévote... eh mais! au physique, l'on trouverait qu'elle a perdu bien peu de chose des charmes que nous admirions, ma foi!»

Le commandant ralentit insensiblement le pas.

«..... A mes yeux, j'avoue qu'ils auraient plutôt doublé... Oui, morbleu! Javotte a fait mieux que se conserver: elle a augmenté, elle s'est corsée.»

M. Sauval s'arrêta un moment, et, au moyen d'un demi-tour involontaire, entra dans une voie qui, si elle ne le rapprochait pas du faubourg St-Germain, ne l'en éloignait plus comme la première, et il reprit:

«..... L'esprit seul est gâté chez elle, mais le cœur est resté bon. En y réfléchissant bien, je la trouve même, eu égard à ses nouveaux principes, assez tolérante... Je parie que je l'embrasse si je veux, ce qu'elle ne me permettrait pas au régiment.»

Et tout en riant de son idée, M. Sauval exécuta un nouveau demi-tour, dans la direction, cette fois, du faubourg St-Germain.

«..... Bah! continuait-il, elle voudrait peut-être encore essayer, comme hier, de ramener au bercail la brebis égarée... c'est moi qui suis la brebis... un commandant de l'Empire, quelle brebis!... Allons, ne pensons plus à M<sup>me</sup> Doucet.»

Tout en disant qu'il ne devait plus penser à M<sup>me</sup> Doucet, le commandant en parla jusqu'au moment où, à son grand étonnement, il se trou-

va devant l'hôtel de l'ancienne vivandière. M. Sauval avait déjà pénétré au sein de l'habitation, qu'il jurait toujours de n'y plus reparaitre.

Au demeurant, il ne se déplut point tant dans cette terrible retraite qu'il ne la quittât à une heure assez avancée de la soirée.

A son retour à l'hôtel Saint-Thomas, M. Sauval trouva Paul occupé à étudier le chiffre brodé sur le mouchoir dérobé, avec autant d'attention que s'il eût dû lui donner la clef de quelque sentence chinoise. Le jeune homme demandait à ces deux lettres (nous ne savons trop pourquoi il s'adressait à elles) la chose la plus facile du monde; le moyen de restituer le fatal mouchoir sans revoir la dame à laquelle il appartenait. Le problème offrait, malgré la contemplation obstinée de Paul, si peu de difficultés à résoudre, que nous serions presque tenté de croire que le jeune clerc s'étudiait à en créer de plus sérieuses.

Il ne cacha rien à son oncle de ce regrettable événement.

L'ancien soldat écouta le récit de son neveu aussi gravement que s'il se fût agit d'un bulletin de la grande armée.

— Je vois avec plaisir, mon cher Paul, ajouta-t-il en forme de conclusion, votre courage à repousser la tentation. Mais par ce succès, ne présumez point trop de votre force, il est plus sage d'éviter le danger que de le braver. Fuyez-en donc l'approche, car le malin esprit est subtil. Permettez-moi de joindre à mes éloges et à mes conseils ce petit présent dont la possession aura plus de prix pour vous que pour moi.

M. Sauval offrit à son neveu une gravure encadrée dans un papier dentelé. La brillante enluminure de l'image laissait voir la Vierge au milieu de sa gloire, enlevée au ciel par mille petits anges.

Demeuré seul et rêveur, Paul remercie le ciel du changement inattendu qu'annonçaient le langage et les procédés de son oncle. Tout en songeant au ciel, Paul croit voir l'ange que Dieu a placé en sentinelle aux portes du paradis, pour en chasser les réprouvés. La forme de l'ange se présente d'abord comme une ébauche imparfaite; puis chacun de ses traits devient plus distinct: le jeune homme reconnaît le regard tout à la fois doux et perçant, le sourire fier et caressant de la dame au bracelet. Fort contrit d'une confusion aussi impie, notre rêveur porte sa contemplation sur le cadeau reçu tout-à-l'heure, certain que cette vue chassera de coupables pensées.

Au bout de quelques instans de méditation, son teint s'anime légèrement, ses yeux brillent d'un éclat plus vif, la gravure ne lui apparaît plus qu'à travers un brouillard. Bientôt elle s'efface tout-à-fait... une musique vive et cadencée résonne à ses oreilles; un couple s'é-

lance en tournoyant... C'est la jeune fille qu'il a, de sa fenêtre aperçue au bal, c'est la valse dont les accords ont troublé sa prière de la veille... Paul frémit, et par un mouvement brusque du corps et des sens, rappelle à lui sa raison. Il incline avec confusion son front vers la terre; au lieu de la pierre froide où il veut le poser, il sent une douce pression: le front brûlant du jeune homme vient de se poser sur le fatal mouchoir.

Comme la veille encore, la pendule sonne deux heures.

Paul ne fut pas le seul à compter le double gémissement du timbre parlant au silence de la nuit. M. Sauval, de son côté, roulait sur l'oreiller, avec sa tête allourdie, cette pensée renaissant sous toutes les formes bizarres d'un assoupissement en lutte avec l'insomnie:

«S'il est vrai que j'aime Javotte, Javotte étant religieuse, j'aime les personnes religieuses. Pourquoi donc me gendarmer contre une chose qu'aiment les personnes que j'aime?... Si je ne l'aimais pas comme elle est, je serais plus certain de mon éloignement pour ce qui la rend ainsi, c'est-à-dire la cogoterie. Conclusion: Je suis cogot!... Corbleu!... Essayons de dormir.»

Et le commandant ne dormait pas davantage.

Le lendemain, les deux parens tirèrent, dès le matin, chacun de son côté. Réunis seulement pour l'heure du dîner, ils se quittèrent de nouveau, aussitôt après le repas pris en commun.

Chacun d'eux, par un chemin différent, se dirigea vers une place de fiacres. Tandis que l'un soulevait le tablier du cabriolet placé en tête, l'autre franchissait le marchepied de la citadine reléguée à la queue.

M. Sauval s'est étendu sur le coussin de son cabriolet à quatre roues.

Paul s'est enfermé dans sa petite boîte verte.

— A St. Roch! s'écrie l'oncle.

— A la Grande-Chaumière! murmure le neveu.

## III.

## LA COLONELLE JAVOTTE.

Le terme du séjour que devaient faire à Paris M. Sauval et son neveu, est enfin écoulé. Si le lecteur le permet, nous irons rendre une visite à M<sup>me</sup> Doucet. L'ex-cantinière nous donnera peut-être de leurs nouvelles.

Dès notre entrée dans le salon, nous apercevons la maîtresse du lieu. Invisibles et discrets visiteurs, asseyons-nous sur le sofa.

L'épithète de femme *bien conservée* est entièrement méritée par M<sup>me</sup> Doucet, si toutefois l'on veut attribuer cet avantage au vermillon éclatant répandu sur toute sa physionomie et à

la richesse d'un embonpoint qui touche à l'obésité. Ajoutez à cela deux gros yeux, dont la curiosité fait lever l'un quand la pudeur abaisse l'autre.

Javotte, comme nous l'indique le livre d'Heures ouvert sur ses genoux, Javotte se trouve en oraison. Cependant, à en juger par le mouvement régulier de sa tête, qui s'incline de plus en plus, on jugerait que la bonne dame n'est pas bien éveillée. Dieu lui pardonne, elle dort en effet. Elle relève enfin le front, ouvre l'œil droit, puis l'œil gauche, tend la main vers une tabatière d'or, aspire une énorme prise, referme l'œil droit, puis le gauche, et, pareille à un balancier, la tête reprend le même mouvement saccadé. Bientôt, semblable réveil, nouvelle prise, nouveau sommeil. Enfin elle se signe, ferme son livre, car les deux heures de lecture pieuse que son directeur lui avait imposées comme pénitence touchent à leur terme.

Un domestique entr'ouvre la porte et annonce:

— M. le commandant Sauval!

— Faites entrer.

Au premier coup-d'œil jeté sur l'oncle de Paul, il est facile d'apercevoir que les huit jours écoulés depuis notre dernier chapitre ont laissé des traces de leur passage dans son extérieur et sa manière d'être: la lèvre supérieure de l'ancien soldat est maintenant lisse, son chapeau, jadis indiscipliné, a pris une position perpendiculaire, et son langage est à peu près exempt des petites imprécations dont il le parsemait.

La conversation s'engage cordialement entre les deux amis.

— Votre départ est-il enfin différé, commandant? Combien de temps nous accordez-vous encore? dit M<sup>me</sup> Doucet d'une voix câline.

— Plus que je ne l'espérais: huit ou dix jours. Et c'est Paul lui-même qui, à mon grand étonnement, m'a proposé ce délai.

— Tant mieux! J'espère d'ici là vous voir bien affermi dans la bonne voie; car, entre nous soit dit, vous chancelez encore un peu. Oh! je tiens à grande gloire votre complète conversion.

— J'avais toujours professé la plus grande incredulité pour les miracles; mais je vois qu'il y a encore des *enchanteresses*.

— Commandant... commandant, voici un dernier mot que, si je ne me trompe, vous envoyez en éclaireur pour sonder le terrain avant de reprendre directement l'attaque de mon cœur.

Javotte baisse un œil et reprend:

— Mais, vous le savez, j'ai quelque peu de stratégie; prenez garde!

— Je vais donc procéder toutes fanfares sonnant, et marcher enseignes déployées... Aussi bien, n'est-ce pas la première ouverture que je vous fais sur l'opportunité d'une union entre deux anciens *grognards* comme nous.

— Vous êtes trop galant !  
 — Passons sur les mots ; allons rondement au fait ; vous m'aviez promis...  
 — J'ai tenu ma promesse, réfléchi, et de plus consulté mon directeur. Après d'utiles conseils, il m'a laissée entièrement libre.  
 — C'est un brave homme.  
 — Un saint homme.  
 — L'un empêche-t-il donc l'autre ?... Enfin, que décidez-vous ?  
 — Eh bien ! je ne dis pas non, commandant.  
 — Ce n'est pas répondre...  
 — Ecoutez : il est deux circonstances dont l'une est de nature à me faire désirer cette union qui, sans l'autre, deviendrait impossible. Il me serait doux d'entrer dans une famille qui compte parmi ses membres un jeune homme aussi pieux que votre neveu ; je n'hésiterais donc plus, si je ne craignais que votre conversion à vous, commandant, ne fût une conversion encore bien tiède, et que le retour à vos erreurs d'autrefois ne vint compromettre mon bonheur dans ce monde et mon repos dans l'autre.  
 Javotte qui s'était, pendant sa période, soulevée à la force des poignets, se laissa majestueusement retomber sur son fauteuil, et l'élastique comprimé la fit rebondir deux ou trois fois.  
 — Vos scrupules, reprit vivement M. Sauval, sont mal fondés, car depuis cette soirée que, suivant votre désir, je consacrai à écouter en votre compagnie cet interminable sermon du curé de Saint-Roch, ma ferveur a-t-elle cessé de croître ? Quant à Paul, il mérite vraiment plus que jamais la qualification de saint. Ses devoirs religieux l'absorbent à ce point que nous ne nous voyons presque plus... Hésitez-vous encore à prononcer mon arrêt ?  
 — Eh bien ! dit la dame en affectant d'être embarrassée et de rougir, je ne dis pas non... mais...  
 L'apparition du domestique l'empêcha d'achever sa phrase. Celui-ci venait informer M. Sauval qu'un jeune homme demandait à lui parler sur-le-champ.  
 — Un jeune homme ? Qui peut-il être ?... Que me veut-il ?... J'ai beau chercher, dit le commandant... N'importe ! avec la permission de Madame, faites-le entrer.  
 Lorsque la porte du salon se rouvrit, M. Sauval poussa une exclamation de surprise. Il venait de reconnaître son neveu. Quant à M<sup>me</sup> Doucet, elle ne put jamais parvenir à baisser les deux yeux.  
 Paul était extrêmement pâle ; une agitation fébrile semblait précipiter tous ses mouvemens. A peine nous laisse-t-il le temps de remarquer les changemens que son extérieur a subis aussi ; constatons seulement une espèce de recherche coquette perçant çà et là dans sa toilette, et entièrement contraire à ses habitudes. Après un

léger salut adressé à la maîtresse du logis, il s'élança vers M. Sauval :

— Pardonnez-moi, Madame, dit-il, de me présenter ainsi à l'improviste, et vous, mon oncle, de vous relancer au milieu de vos visites... J'espère que vous aurez égard à la gravité du motif qui m'a fait agir. Vos conseils les plus prompts et votre concours le plus efficace, mon cher oncle, me sont absolument nécessaires.

— Tes paroles, ton air, excitent ma surprise et mon inquiétude : explique-toi.

— Le sujet de notre entretien serait peu intéressant pour Madame ; je dirai plus, il lui serait sans doute désagréable, et si elle le permet...

— Eh ! morbleu, le plus important est de nous rassurer ; tu peux parler, et je te conjure de le faire au plus vite devant une ancienne amie...

— Je vous obéis : j'ai compté sur vous pour me servir de second ?

— Plaît-il ?

Javotte ne put retenir l'œil qui était baissé, c'est-à-dire qu'il se fixa sur Paul, et la grosse veuve murmura :

— De second... père, sans doute, de parrain pour quelque cérémonie...

— En d'autres termes, continua le neveu du commandant, il me faut des témoins. Je serais trop heureux de vous voir accepter ce titre, et choisir ceux avec lesquels vous partagerez ce triste ministère.

— Parrain !... témoin !... que dois-je entendre par ces mots ?... Le mariage d'un de tes amis, ou un second baptême pour toi ?

— Un baptême... oui... un baptême de sang !

— Sainte-Vierge !

— Quoi, c'est...

— Un duel !

— Doux Jésus !

— Toi, Paul, toi qui te bats ?

Un observateur attentif eût pu découvrir sur le visage de M. Sauval un sentiment d'orgueil prêt à éclater, et bientôt réprimé par un regard courroucé de M<sup>me</sup> Doucet.

— Paul, as-tu parlé sérieusement ?

— Dieu dût-il me fermer la voie du repentir, je me bats demain.

— Commandant, je ne vous pardonnerai jamais la manière indigne avec laquelle vous m'avez abusée sur le compte...

— Mais ne voyez-vous pas que mon infortuné neveu est tombé en démence... Qui eût été assez lâche pour appeler au combat la douceur, la modestie, la vertu en personne !

— Vos éloges immérités, mon cher oncle, deviennent de cruels reproches. Je suis l'agresseur... Mais il avait osé la calomnie, verser le venin de la médisance sur elle...

— Elle ?...

— Elle ! Doux Sauveur ! s'écrie M<sup>me</sup> Doucet.

— Elle, que signifie ? Elle, qui donc ? Et depuis quand je vous prie, mon neveu, la charité chrétienne vous fait-elle un devoir, à vous, futur ministre de Dieu, de prendre en main la cause des belles, car je suppose au moins qu'elle mérite ce titre.

— Vous ne comprenez pas, commandant !... Une maîtresse... Oh ! c'est hideux !

Paul s'était de ses deux mains couvert la figure, il voulut se précipiter dans les bras de son oncle ; celui-ci l'arrêta d'un geste sévère.

— Mais c'est un second Nabuchodonosor, que votre saint ! s'écria M<sup>me</sup> Doucet.

— Paul, continua M. Sauval, ne comptez pas trouver une indulgence que mes nouveaux principes religieux condamneraient. Je serai sans pitié pour l'homme appelé aux fonctions sacrées que vous avez désirées, choisies. Il y a quinze jours, je vous eusse tendu les bras en pleurant de joie peut-être et d'orgueil. Aujourd'hui je vous les ferme... Quant à ce duel extravagant...

— J'attends, j'appelle avec ardeur l'instant où il viendra laver l'empreinte du soufflet que je sens brûler sur ma joue !

— Vive Dieu ! Un soufflet !...

Cette petite imprécation était échappée à Javotte. Au mot de soufflet, elle s'était à moitié soulevée d'un air martial... Le commandant était resté muet, faute de trouver d'expression assez énergique.

— Pour un femme, continua Paul, j'ai promis mon avenir... Avez-vous pensé, mon oncle que je laisserais ternir la croix de mon père ! Craignez-vous qu'il ne me reste pas assez de forces pour tenir l'épée glorieuse qu'il m'a léguée... J'en aurai le courage, cependant !

— Mille diables... c'est bien, cela ! Très bien ! s'écria encore M<sup>me</sup> Doucet.

Et, entraînée par son émotion, elle ne s'apercevait pas qu'elle n'ouvrait plus la bouche sans proférer un blasphème.

M. Sauval secoua enfin l'espèce de torpeur dans laquelle il était plongé, et, cette fois, son visage tout entier rayonna de fierté. Une lame de bonheur roula comme une perle sur sa joue bronzée.

— C'est mon pauvre frère que j'entends ! C'est lui que je retrouve ! Je vois briller l'ardeur de ses yeux, je reconnais le son éclatant de sa voix.

Et M. Sauval serrait Paul entre ses bras, attachait sur lui des regards de bonheur, comme s'il voyait son neveu pour la première fois. Après ce premier épanchement, il reprit :

— Sans doute, tu dois à la mémoire de ton père de ne pas laisser impuni un tel outrage ; mais son honneur m'est aussi cher qu'à toi. Ton caractère religieux s'oppose à la vengeance, et

je prends en main ta querelle... Car si la même ardeur nous anime, j'ai de plus que toi l'expérience. Tu me voulais pour témoin, je suis ton remplaçant !

— Mon oncle, je ne céderai à personne, pas même à vous, le droit de punir...

— As-tu peur que ma main, devenue trop faible, ne trahisse tes intérêts ?

— Me croyez-vous assez dégénéré pour trembler devant un fer nu ?

— J'aurai pour moi ma vieille routine, une adresse éprouvée.

— Moi, j'aurai Dieu et mon bon droit !

— Demonio !... Satanas !

C'est toujours Javotte, dont l'admiration se résout en un torrent de pleurs et qui a fini par se mettre à jurer comme au régiment. Tout-à-coup elle se lève, saisit le bras du commandant :

— Charles, tu ne te battras pas... et... s'il le faut, pour te décider, j'aurai le courage de te l'avouer... oui, je t'aime !

— Eh parbleu ! répond M. Sauval en haussant les épaules, quand on a fait dix campagnes ensemble, ce serait bien le diable si l'on se haïssait.

— Enfin, tu me comprends : épargne ma pudeur, épargne mon repos !

La veuve, ce qui ne lui était jamais arrivé, baissa les deux yeux à la fois et reprit :

— Du reste, vous ne pouvez, commandant, sans abuser de votre autorité, enlever à votre neveu la gloire de venger lui-même l'affront qu'il a reçu. Voilà mon avis. Maintenant, plus un mot de tout ceci devant moi ; vous m'y avez malheureusement fait jouer un rôle beaucoup trop long. Je ne vous blâme point, Monsieur Sauval, mais j'avais cru votre esprit mieux converti, il est resté tout mondain. Je vous l'ai dit, je vous plains ! Adieu Messieurs... Je prierai Dieu pour vous, Monsieur Paul.

Un geste de congé accompagna ces paroles, dites d'un ton froid et contrit.

L'oncle et le neveu saluèrent M<sup>me</sup> Doucet. Au moment où Paul passa devant l'amie du commandant, elle murmura à son oreille :

— Ayez soin, jeune homme, lorsque vous serez en garde surtout, de bien tenir le coude au corps et l'épée à la hauteur de l'œil.

— J'espère, dit M. Sauval en prenant le bras de son neveu, que tu vas me faire connaître la source de toutes les inquiétudes que tu me donnes, mon cher petit capitaine.

## IV.

## ENCORE JAVOTTE.

L'oncle et le neveu, après avoir recommandé au domestique de l'hôtel d'empêcher que nul ne vint troubler leur entretien, s'étaient assis sur le même divan, l'un curieux et inquiet,